

# LYONNISTE

# SOCIALISTE

Organe hebdomadaire  
**DES TRAVAILLEURS**  
de la région de l'Est



ADRESSER les correspondances, manuscrits et communications diverses au citoyen BRUGNOT, secrétaire de la rédaction, rue de Sèze, 27.

Les annonces et les abonnements sont adressés au citoyen PAYAN, secrétaire de l'administration, rue Masséna, 73.

Abonnements { Un mois ..... » 50c  
Trois mois ..... 1<sup>fr</sup> 50c  
Un an ..... 6<sup>fr</sup> »

La vente de notre premier numéro ayant dépassé nos prévisions, nous avons dû procéder à un deuxième tirage; les lecteurs qui n'ont pu se procurer ce numéro n'auront qu'à en faire la demande aux marchands de journaux ou à l'administration, rue Masséna, 73.

Nos abonnés recevront les nos 1 et 2 ensemble.

## LA CRISE

Après avoir été dépossédés de tout moyen d'existence en dehors du patronat, après avoir été réduits, grâce aux progrès de toutes sortes, au simple rôle de producteurs de bénéfices capitalistes, les travailleurs, remplacés de plus en plus par la machine, se voient enlever leur dernière ressource: vendre leur journée de travail pour un salaire dérisoire.

Avec une rapidité sans cesse croissante, le mouvement d'expropriation ouvrière avait divisé la société en capitalistes et en prolétaires; le mouvement d'expulsion de la production de qui conque vend sa force-travail, mouvement qui s'accroît tous les jours, change les expropriés des moyens de production en expropriés du droit à l'existence; c'est-à-dire les condamne à mourir de faim dans un temps plus ou moins proche.

C'est en vain qu'ils ont espéré en la forme républicaine; qu'ils ont appelé l'intervention du gouvernement, celle de la commune. La forme républicaine, n'étant que l'expression des aspirations politiques de la bourgeoisie, ne pouvait modifier en quoi que ce soit les institutions sociales qui sont la base de la puissance bourgeoise. L'intervention du gouvernement, en matière économique, ne pouvant se produire qu'au détriment de la classe privilégiée qu'il représente, il est clair que cette intervention est impossible. Quant à la commune, image fidèle mais en petit, de traditions gouvernementales, composée d'un mélange de petits bourgeois, patrons ou commerçants abritant leur ignorance politique et économique derrière la légalité, elle était incapable, en dehors de la distribution des dons de pain — l'aumône — de prendre la plus petite mesure pouvant pallier à la situation.

Fatalité de la misère, que Ferry, lors de l'interpellation Langlois, a caractérisée par ces mots: « Le travail individuel est tombé par la substitution, de plus en plus grande du travail mécanique au travail de l'homme, par le progrès. »

Fatalité économique qui rend l'état bourgeois aussi impuissant que la commune bourgeoise, qui fait que l'on peut, sans danger, donner un demi-milliard aux actionnaires et obligataires des Chartres, atteints seulement dans leurs dividendes, et qu'il n'est pas permis de disposer d'un centime en faveur des ouvriers mis hors la loi de vie par le progrès, sans exposer l'ordre capitaliste aux plus terribles conséquences: s'aviser, dit le XIX<sup>e</sup> siècle, de donner de l'argent, sous une forme quelconque, à la classe des travailleurs, c'est créer un précédent dangereux, et ce précédent une fois établi, le budget tout entier, en un tour de main, passerait à palier les crises économiques.

Les écailles qui bouchent les yeux des travailleurs tomberont d'elles-mêmes quand ils comprendront la raison de cette impuissance de l'Etat et de la Commune; quand ils comprendront pourquoi Clémenceau a cité cette phrase de Châteaubriant: « Quand les salariés se demanderont pourquoi ils sont pauvres, la société sera condamnée », et pourquoi Clémenceau, après l'avoir citée, est resté aussi radical qu'auparavant. Quand les travailleurs comprendront cela, ils seront bien près d'être maîtres de la situation, — et la propriété individuelle des moyens de production aura fait son temps.

## LIGUE POUR L'ABOLITION de l'Armée permanente

## GRANDE RÉUNION PUBLIQUE

avec le concours des citoyens

GAMBON, député de la Nièvre;  
FRANCONIE, député de la Guyane;  
E. VAILLANT, conseiller révolutionnaire de Paris;  
Jules GUESDE, rédacteur au *Cri du Peuple*.

Ordre du jour:  
Des armées permanentes;  
De la révision de la constitution;  
De la guerre de Chine;  
Des crises ouvrières.

PRIX D'ENTRÉE: 25 C. es

Salle de l'Alcazar.

## LES HAUTS SOMMETS

Nous sommes la providence des pauvres, disent les riches. C'est à nous qu'ils doivent de voir la richesse nationale circuler productivement et se présenter à eux sous une forme distributive qui alimente toutes les sources de l'existence commune. Comme ces hauts sommets qui accumulent sur leurs flancs les neiges bienfaisantes pour les verser ensuite en mille petits ruisseaux fertilisant sur les terres basses, nous sommes les réservoirs naturels des peuples forts des grandes sociétés, et c'est de nos mains que tombe cette manne sociale, le *Capital*, qui s'en va faisant partout fructifier les efforts, soit dans le travail, l'industrie, le commerce, l'agriculture, les sciences ou les arts. Loin de nous jeter la pierre, bénissez-nous, travailleurs de tous sexes, salariés, exploités de toutes catégories. Bénissez-nous, car nous sommes aussi nécessaires à l'économie des peuples que les hauts sommets le sont à celle du globe terrestre.

Ne nous pressons pas de bénir, travailleurs, examinons auparavant ce qu'il y a de vraiment providentiel dans le rôle de la classe des capitalistes, ces sommets humains, comme ils le déclarent si pompeusement.

Comme les hauts sommets, les capitalistes accumulent des richesses sur leurs têtes. Mais tandis que les premiers empruntent tout à l'espace, épuisent les régions supérieures pour nourrir la terre, les seconds tirent tout des populations et épuisent les régions du travail pour s'entretenir eux-mêmes. Les premiers sont généralement chauves de toute végétation, leurs flancs sont dépouillés, ravins par les orages; les seconds, qui n'ont que la peine de jouir, se parent et s'entourent de ce que la nature et l'art produisent de plus merveilleux. Et s'il tombe de leurs cimes, dans la circulation, une part de cette manne sociale qu'ils ont accaparée, ce n'est que pour s'y grossir encore, s'y gonfler de plus-value et retourner à sa source.

Les monts sont les pères nourriciers de la terre, dit un savant célèbre. Foyers d'appel de toutes les énergies de l'espace, ils attirent sur leurs sommets les forces magnétiques de l'air, les vapeurs s'y condensent et s'y résolvent en pluies bienfaisantes. C'est grâce à leur action constante sur l'atmosphère que les vignes sur la colline gonflent leurs grappes et que les blés de la plaine multiplient leurs épis. Non seulement ces hauteurs paternelles puisent dans la région du ciel l'aliment nécessaire aux terres basses, non seulement elles ne retiennent rien de ces richesses, mais encore elles se dépouillent elles-mêmes chaque fois de leur propre substance et s'en vont, tous les jours, un peu élever de leurs débris le niveau des vallées et des plaines.

Et tandis que les hauteurs humaines attirent sur les peuples tous les fléaux de l'univers et que l'effet destructif de ces forces, déchainées par eux, vient mourir à leurs pieds, les monts garantissent leurs enfants, les douces pentes, les vallées et les plaines, des terribles tempêtes de l'espace. Les eaux tourmentées et furieuses de la nue déversent sur eux leur pre-

mier courroux, et c'est dans cette lutte grandiose, éternelle, avec les éléments en fureur, que leurs dépouilles, entraînées par les eaux, s'en vont au loin reconstituer les couches arables épuisées.

Quel rôle sublime les monts jouent dans la nature! C'est de leurs flancs féconds que s'échappent les rivières et les fleuves aux bords desquels se réveillent et s'endorment de grandes cités. De leur sommet d'argent partent, chargés de fraîcheur, mille petits courants d'air pur pour s'abattre sur le sol et y tempérer les rayons d'un soleil trop ardent, en même temps que, de leurs bases, comme des urnes trop pleines, jaillissent les sources limpides et coulent les clairs ruisseaux. Et pendant que la terre, revêtue de verdure et de fleurs, inondée d'air et de lumière, remplie du bruit joyeux de la vie, semble appeler tout ce qui respire au bien-être et à la joie, le mont, lui, debout, écorché, le flanc ouvert, le front dans les régions désolées dont le silence éternel n'est troublé que par le fracas des souffles, est à jamais le patient. Et si le premier et le dernier regard du soleil se reposent sur lui, les rayons qui le dorment ne le réchauffent jamais.

« Toute cette joie d'en bas, tout ce bonheur, toute cette vie, c'est son œuvre. Et le soir et le matin quand mille voix, pleines d'allégresse, mille parfums enivrants s'élancent, montent jusqu'à lui en nuage d'encens et de joyeux murmures, comme pour le récompenser de ses bienfaits, l'éternel martyr tressaille de joie. »

Qu'y a-t-il donc de commun entre les hauts sommets et vous? rois du Capital, détenteurs de la fortune publique, providence des pauvres, qui n'êtes riches que par la misère des peuples. C'est du fruit du travail d'autrui que vos splendeurs sont faites. C'est de la plaine, c'est-à-dire des masses laborieuses, que vous arrivez toutes les richesses. Là, mille courants, petits ruisseaux d'or, plus-values du travail, se forment, s'accouplent, grossissent et montent vers la force qui les sollicite. Le fleuve a sa source dans la plaine: c'est de là que le million s'échappe. Il sort rugissant de la fournaise de l'usine; il s'élanche des flancs de la terre et de la nuit des mines; il coule de la main blanche des femmes et des doigts roses de l'enfant. Pas un mouvement, pas un effort de ces êtres, s'agitant dans le travail, qui ne donne sa goutte d'or au pactole qui roule sans cesse vers vous ses flots étincelants. Tribut continu du travail à l'oisiveté, de l'utile au nuisible, du bon au mauvais, de la souffrance à la joie indécente et cynique. Vils sommets! comme des vampires toujours altérés, vous absorbez la vie à flots. Ce qui vient à vous s'y fixe et sert à attirer encore, à attirer toujours, et cela en progression constante, des richesses accumulées. Agents fatals de corruption, de misère et de dépérissement de l'espèce, votre action sur les peuples comprime l'esprit de l'homme, abaisse les caractères, exténue la race qui est ainsi vouée au rachitisme et à la mort.

Toutes ces souffrances d'en bas, ces privations sans nombre, ces mortelles inquiétudes, ces cerveaux déprimés, ces dénuements sombres, ces cadavres entassés; c'est votre œuvre. Mais pendant que

toutes les sources de la production sont ouvertes de votre côté, que les millions s'accroissent sur vos têtes, que vous trônez comme des dieux dans la région des suprêmes jouissances, lentement, silencieusement, la force latente qui est dans les foules se dégage et s'amoncelle en nuées menaçantes. L'orage gronde sourdement dans la plaine et l'heure des solutions approche! l'heure suprême contenant l'éclair qui, alors parti d'en bas, vous foudroiera comme des criminels.

BRUGNOT.

## Note parisienne

PARIS, le 15 septembre 1884.

### LES SERVICES PUBLICS.

Notre ami Deville ne pouvant pas écrire; il s'est cassé la clavicle la semaine dernière; je prends sa place!

On pourrait appeler notre époque le temps de l'indifférence politique; rien n'intéresse, ne passionne le public. On tambourine la révision de la Constitution; on assemble les moutons qui broutent au Sénat et les bœufs qui beuglent à la Chambre des députés; Ferry et sa troupe exécutent devant ces honorables budgétivores les tours de leur métier; le public reste froid; — Ferry et les spéculateurs qui lui donnent des ordres engagent la France, sa fortune et son honneur dans une guerre étrangère, sans le consentement des chambres; croyez-vous que le public va s'indigner? allons donc; il reste tranquille, comme si la question ne le regardait pas; comme si ce n'était pas des français que l'on tuait au Tonkin, comme si ce n'était pas les millions soustraits aux poches françaises qui payaient les frais. — Le public est le vil troupeau qui se laisse tondre jusqu'à la peau sans murmurer. Ferry et sa clique sont les maîtres de la France.

Au dessous de cette indifférence de surface, s'agitent les partis socialistes; ils sont la minorité, ils n'ont pas encore l'influence qu'ils acquerront un jour prochain; mais c'est chez eux seuls que l'on trouve de la vie, de la passion, du dévouement; ils se sont un moment disputés, à la grande joie des bourgeois; ils se sont dit de dures et vilaines choses; c'est vrai; mais même ces querelles passionnées étaient autant de preuves de vitalité; aujourd'hui les querelles personnelles sont apaisées; enterrées peut-être (espérons-le); mais il reste encore la lutte des idées, des théories; autant les querelles personnelles sont désorganisatrices et malsaines, autant la lutte des idées est utile, nécessaire. — Un parti n'existe qu'à deux conditions: agir ou penser. — En ce moment l'action révolutionnaire est impossible; l'action ne se décrète pas; elle jaillit de troubles sociaux généraux, qui ébranlent la masse de la nation; elle est alors si imprevue qu'elle surprend les révolutionnaires, qui alors ne savent comment agir: les révolutionnaires conscients de la marche des événements doivent employer les instants

où l'action n'est pas possible, à penser et à faire penser les hommes qui les environnent; à préparer des têtes pour la révolution future; c'est ainsi qu'ont agi au siècle dernier les Diderot, les Rousseau, les Voltaire, les Montesquieu, ils ont préparé les Danton, les Robespierre, les Marat qui devaient mettre en action leurs théories révolutionnaires. — La mission des partis socialistes est d'élaborer et de répandre des idées; ils ont à empoisonner l'atmosphère intellectuelle avec leurs théories; ils ont à les faire battre entre elles, pour que les plus complètes, pour que, celles qui contiennent la plus grande somme de vérité triomphent; c'est ce qu'ont compris les socialistes du cinquième arrondissement.

Trois groupes socialistes du cinquième, dont deux appartiennent au Parti ouvrier; le troisième est indépendant; se sont fédérés pour louer un local pouvant contenir de 4 à 500 personnes; tous les lundis, les socialistes de toute nuance et de toute opinion sont convoqués pour discuter les questions à l'ordre du jour; les organisateurs ont voulu créer dans le cinquième une école mutuelle de socialisme. Tous les orateurs ont droit à la parole pendant quinze minutes; ils peuvent émettre librement leurs opinions, à condition cependant de ne pas sortir du sujet à l'étude, auquel cas ils sont rappelés à l'ordre par le président.

Dans les deux premières réunions on a discuté la question des services publics. Il est des socialistes qui croient qu'il est possible d'arriver tout doucement au Communisme en transformant en services publics, tels que les postes, les tabacs, le service de la dette publique, etc., les industries qui aujourd'hui sont d'exploitation privée, telles que l'industrie des transports, du tirage, de l'éclairage, etc. — D'autres socialistes au contraire croient que dans le milieu capitaliste actuel, toute forme, toute transformation politique et sociale ne peut que profiter aux classes possédantes; que la grande question, celle qu'il faut résoudre avant toutes les autres, est la question de la propriété; qu'il faut déposséder les propriétaires, bourgeois, etc., et nationaliser leurs propriétés; et que tant que la propriété individuelle existera, l'Etat, c'est-à-dire, l'organisation politique de la classe possédante, continuera à opprimer les producteurs, et que tout nouveau service public que l'on mettra entre les mains de l'Etat, ne fera qu'augmenter la force d'oppression et de compression de la classe salariée.

Cette question des services publics est importante à étudier dans les groupes socialistes; malheureusement, ni Brousse, ni Labrousse, ni aucun des défenseurs des services publics, n'ont osé venir défendre leurs théories; tous les orateurs qui ont parlé (Guésde, Lavaud, Lafargue, etc.) se sont posés en adversaires de l'Etat absorbant de nouvelles industries. Le groupe du Jardin des Plantes a nommé deux de ses membres, les citoyens Caron et Lafargue, pour résumer cette discussion sur les services publics; il publiera leur rapport, après adoption.

N. D.

L'abondance des matières ne nous permet pas, aujourd'hui, de faire paraître la Galerie Socialiste.

point d'accepter, après 1848, comme une conquête révolutionnaire, la loi qui limitait à douze heures le travail dans les fabriques; ils proclamaient, comme un principe révolutionnaire, le Droit au travail. Honte au prolétariat français! Des esclaves seuls eussent été capables d'une telle bassesse. Il faudrait vingt ans de civilisation capitaliste à un Grec des temps antiques pour concevoir un tel avilissement.

Et si les douleurs du travail forcé, si les tortures de la faim se sont abattues sur le prolétariat, plus nombreuses que les sauterelles de la Bible, c'est lui qui les a appelées.

Ce travail, qu'en juin 1848, les ouvriers réclamaient les armes à la main, ils l'ont imposé à leurs familles; ils ont livré, aux barons de l'industrie, leurs femmes et leurs enfants. De leurs propres mains ils ont tari le lait de leurs femmes; les malheureuses, enceintes et allaitant leurs bébés, ont dû aller dans les mines et les manufactures tendre l'échine et épuiser leurs nerfs; de leurs propres mains, ils ont brisé la vie et la vigueur de leurs enfants. — Honte, aux prolétaires! Où sont ces commerçants dont parlent nos sabbats et nos vieux contes, hardies aux propos, franches de la gueule amant de la dive bouteille!

pas douze ans! — Les matérialistes regretteront toujours qu'il n'y ait pas un enfer pour y closer ces chrétiens, ces philanthropes, bourreaux de l'enfance.

(A suivre).

## FEUILLETON

### LE DROIT A LA PARESSE

Refutation du « Droit au Travail » de 1848.

Il est extrêmement dangereux d'encourager de pareils engouements dans un Etat commercial comme nôtre, où peut-être les sept huitièmes de la population n'ont que peu ou pas de propriété. La cure ne sera pas complète tant que nos pauvres de l'industrie ne se résigneront pas à travailler six jours pour la même somme qu'ils gagnent maintenant en quatre. — Ainsi, près d'un siècle avant Guizot, on prêchait ouvertement, à Londres, le travail comme un frein aux nobles passions de l'homme. « Plus mes peuples travailleront, moins il y aura de vices, écrivait d'Osterod le 5 mai 1807, Napoléon. Je suis l'autorité... et je serais disposé à ordonner que le dimanche, passé l'heure des offices, les boutiques fussent ouvertes et les ouvriers rendus à leur travail. » Pour extirper la

paresse et courber les sentiments de fierté et d'indépendance qu'elle engendre, l'auteur de l'Essai on tradé proposait d'incarcérer les pauvres dans des maisons idéales de travail (ideal workhouses) qui deviendraient des maisons de terreur où l'on ferait travailler 14 heures par jour, de telle sorte que, le temps des repas soustrait, il resterait douze heures de travail pleines et entières.

Douze heures de travail par jour, voilà l'idéal des philanthropes et des moralistes du dix-huitième siècle. Que nous avons dépassé ce nec plus ultra! Les ateliers modernes sont devenus des maisons idéales de correction, où l'on incarcère les masses ouvrières, où l'on condamne au travail forcé pendant 12 et 14 heures, non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants (1)! Et dira que les fils des héros de la Terreur se sont laissés dégrader par la religion du travail au

(1) Au premier congrès de bienfaisance tenu à Bruxelles, en 1857, un des plus riches manufacturiers de Marquette, près de Lille, M. Scribe, aux applaudissements des membres du Congrès, racontait, avec la noble satisfaction d'un devoir accompli: « Nous avons introduit quelques moyens de distraction pour les enfants. Nous leur apprenons à chanter pendant le travail, à compter également en travaillant; cela les distrait et les fait accepter avec courage ces douze heures de travail qui sont nécessaires pour leur procurer des moyens d'existence. — Douze heures de travail, et quel travail! imposés à des enfants qui n'ont

## LE QUATRIÈME ÉTAT

Dimanche dernier, dans l'article *Anarchie*, je crois m'être suffisamment expliqué quant à la conquête du pouvoir politique poursuivie par les socialistes du Parti ouvrier; mais il me semble nécessaire d'examiner plus longuement cette affirmation du citoyen E. Digeon: « Le parti ouvrier veut remplacer l'état bourgeois par l'état ouvrier ». Cette affirmation frusée, qui ne repose sur rien de vrai, rien de fondé, pourrait bien n'être qu'une perfide accusation. Mais je ne veux pas faire de polémique; la polémique est stérile. Je veux discuter parce que la discussion est féconde. Je considérerai donc cette affirmation comme une opinion erronée.

Je viens de le dire, cette affirmation ne repose sur rien de fondé; cependant quelque chose a dû la motiver et, je le suppose, ce quelque chose doit être une expression, (*quatrième État*), employée par plusieurs socialistes du parti ouvrier, du reste à titre purement dénominatif.

Expliquons-nous.

En 1789, quatre classes existaient: la Noblesse, le Clergé, la Bourgeoisie, appelée aussi *tiers-État*, ou troisième classe, et puis cette masse de travailleurs misérables, ceux que ces trois classes appelaient alors *le bas peuple*; ceux que la bourgeoisie désigne encore de nos jours sous les noms méprisants de *populace*, *vile multitude*, etc., etc., c'est-à-dire le prolétariat, la quatrième classe ou quatrième état.

Telle était, à cette époque, la division économique de la population.

Depuis lors, la bourgeoisie ou tiers-état ayant fait sa révolution — révolution purement politique d'ailleurs — et ayant pris possession du pouvoir, tenta de persuader le peuple, par sa Déclaration des droits de l'homme, par ses constitutions et ses discours, que les classes étaient abolies.

Mais la révolution ayant donné libre cours au progrès industriel et aussi à l'exploitation de l'homme par l'homme, à mesure que le progrès industriel se développa, la misère grandit, creusant ainsi tous les jours plus profond le fossé qui sépare le prolétariat ou quatrième état de la bourgeoisie.

Aujourd'hui, en haut de l'échelle sociale, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, c'est-à-dire les oisifs, les improductifs, les jouisseurs, formant la classe possédante et gouvernante, et en bas, la multitude des producteurs, des affamés, des exploités des mains et des cerveaux desquels surgit la richesse publique, et qui cependant grouillent dans l'immonde misère, formant la quatrième classe ou prolétariat, c'est-à-dire le quatrième état.

La division de la population en classes a donc été modifiée, mais elle subsiste néanmoins, puisque la quatrième classe ou quatrième état n'a pas été émanicipée. Tel est l'esprit dans lequel les socialistes du parti ouvrier ont employé cette expression: quatrième état. Ici, le mot *état* n'est pas employé pour désigner l'ensemble d'un organisme gouvernemental, mais pour désigner une classe de la société. De même que tiers-état, quatrième état n'est qu'une expression synonymique, et nul ne saurait raisonnablement déduire autre chose de l'emploi de cette expression. Il n'est donc pas question de constituer le quatrième état, comme on a voulu le dire, il existe; non plus de le substituer à l'état bourgeois; car dans ce cas, il deviendrait gouvernement, et comme tout gouvernement est fatalement oppressif, ce serait alors remplacer l'oppression par l'oppression, alors que notre but est la liberté.

Le parti ouvrier veut remplacer, dites-vous, citoyen Digeon, l'état bourgeois par l'état ouvrier; mais il faut ignorer absolument le but que poursuit le parti ouvrier pour croire à une semblable absurdité. Le but du Parti ouvrier est l'abolition de la propriété individuelle, la source, pour lui, de toutes les calamités sociales; et la constitution de la propriété collective inaliénable qui, en effaçant du cœur humain le sentiment égoïste du « tout pour soi », ne de la propriété individuelle, le remplace par l'intérêt collectif, l'esprit de solidarité, et devient la source du bien-être public.

Tout gouvernement, qu'il soit monarchique ou républicain, qu'il soit autoritaire, constitutionnel ou représentatif, n'a de raison d'être et ne peut exister qu'avec la propriété individuelle, parce que tout gouvernement est improductif et, par conséquent, parasite. Or, si vous détruisez l'objet qui entretient, qui est la condition d'existence du parasitisme gouvernemental — la propriété individuelle — aussitôt le parasite, c'est-à-dire l'État, le gouvernement qu'il soit disparaît. Donc, non seulement le Parti ouvrier

er n'a pas l'intention, mais se place dans l'impossibilité absolue de remplacer l'état bourgeois par l'état ouvrier ou tout autre état, parce que, en abolissant la propriété individuelle, et en constituant la propriété collective inaliénable, il détruit — e pour toujours — empêche le retour de l'état parasite, de l'oppression gouvernementale.

Just.

## Correspondance Russe.

Compagnons,

En vous souhaitant la prospérité que mérite votre œuvre, un journal destiné à rendre de grands services en vulgarisant les principes socialistes, je viens vous soumettre quelques lignes relatives à l'application d'une grande réforme accomplie, il y a quelques vingt ans, dans la province que j'habite. Je veux parler du système agraire imaginé par Alexandre II, ensuite de l'affranchissement des serfs.

Lorsque cet affranchissement fut chose accomplie, le gouvernement dut assurer l'existence de ces malheureux à qui on venait de donner, il est vrai, la liberté, mais une liberté qui n'était que celle de mourir de faim, puisqu'ils ne possédaient rien (du temps de leur servage, ils étaient nourris par leur propriétaire, étant considérés, comme en France, les instruments d'agriculture, c'est-à-dire: *immeubles par destination*.)

A cet effet, les municipalités furent investies du droit de propriété en remplacement des seigneurs ou boyards; et, chaque année, elles procèdent à une distribution de lots se rapportant aux besoins des familles et chaque chef de famille prend possession du lot qui lui est attribué, le cultive, enlève la récolte, se retire ensuite et attend la distribution suivante.

Une légère redevance est prélevée pour subvenir aux charges communales, mais la propriété individuelle n'existe pas.

Et malgré que le paysan russe n'ait que la possession et non la propriété de ce terrain, il faut voir avec quels soins il le cultive et l'aménage. Que lui importe, cette incertitude de ne pas avoir le même morceau l'année suivante? il sait que son voisin fait comme lui; il n'a donc pas besoin de ce prétendu stimulant que vous appelez la propriété et qui est invoquée par vos économistes pour rattacher vos cultivateurs au sol et les engager à améliorer le culture.

Ici l'idée est mise en pratique pour tous; chez vous elle est tuée par l'hypothèque.

Je compléterai, dans une nouvelle lettre, ces quelques données, que je voudrais voir mettre en pratique dans votre pays de France.

En attendant, je vous renouvelle mes souhaits de succès et vous envoie mes sympathiques et fraternelles amitiés.

NIHISTOFF.

## Jobarderie Patriotique

Il existe des gens qui possèdent au dernier degré l'art de faire parler d'eux. D'ailleurs, chacun se distingue comme il l'entend: Erostrate brula le temple d'Ephèse; X... fit sauter les conduites d'une bicoque de la Vitiolerie et péta l'Assommoir; la ligue des patriotes prend d'assaut les brasseries allemandes et son illustre chef prend la balle de son fusil pour le plus beau jour de sa vie.

Il y a de cela quelques jours, avait lieu au polygone de Vincennes la fête du tir national. Jusque-là point de mal, il est bon d'apprendre l'exercice aux jeunes... ça pourra servir. Paul Deroulède, le poète de la revanche, avait été désigné (à tout seigneur tout honneur) pour tirer la première cartouche. Messieurs, s'est écrié le célèbre chauvin, ce coup de fusil est le plus beau jour de ma vie!

Ce coup de fusil est le plus beau jour de ta vie, O Deroulède! O poète chauvin! C'est là ton opinion, tu la partages sans doute, solennel bonhomme. Qui prêches-tu? — Est-ce les travailleurs? Ils t'apprendront, un jour qui est proche, comment ils entendent le patriotisme. — Est-ce la bourgeoisie? Voudrais-tu, nouveau Tyrtée, ressusciter l'héroïsme des anciens jours? Vas, cesse de t'époumonner les flancs; elle a pu, cette bourgeoisie, autrefois, comme l'aiglon vi-

goureux, vivre de la foudre et de l'air des tempêtes, mais depuis longtemps elle a quitté les hauteurs sublimes pour le terre à terre de la banque et du comptoir. Le roi des airs est devenu l'oiseau stupide qui s'abécotte et s'engraisse; et le clairon des batailles n'a plus d'écho de ce côté.

Sous les sacs d'écus, les liasses de billets de mille, les valeurs de toutes sortes; sous toute la paperasse du *Doit* et *Avoir*, si tu cherchais bien, tu trouverais peut-être un peu de cendres. Cette poussière a contenu la foudre autrefois. Il y a beau temps que ces cendres sont froides. Apprends donc, O Joseph! que ceux de ta classe achètent, vendent, exploitent et mangent, mais ne se battent plus. Si! cependant, quelquefois encore, mais avec un fusil à vent et abrités derrière une persienne.

Un Jeune.

## LESSIVAGE HEBDOMADAIRE

Aux genes du Plateau, de la Guille, des Brotteaux et d'ailleurs:

Oh! la! Quelle limonade, mes pauv' frangins! Pas de turbin, absence complète de droilles... plus de bricheton, des grimpants usés, des grilons troués dessus et dessous, une limace en trois morceaux, pas lavée depuis un mois.

Voyons, dites voir! dans une pareille position, peut-on être d'aplomb? l'intellect peut-il fonctionner! — Non, est-ce pas? — Donc, cette semaine, pas de lessivage. Ballue à huit jours de répit, et Digeon aussi; car je suis allé l'entendre à l'œil, Emile. O mes petits agneaux, quelle congestion!

J'en parlerai la semaine prochaine.

Jean CHARRETIER.

## TRIBUNE DU TRAVAIL

### RAPPORT des Ferblantiers zingueurs (Suite)

1° Au point de vue intellectuel et moral.

Une diminution des heures de travail permettrait aux intéressés de s'instruire, après leur journée, soit sur leur profession, soit sur les différentes choses qui les concernent.

Aujourd'hui, après 11, 12 ou 13 heures d'occupation, son besoin unique, lorsque l'ouvrier, harassé de fatigue, rentre chez lui, est de se reposer, les efforts du labeur absorbant son intelligence et excluant toute velléité d'études.

2° Au point de vue de la crise.

La réduction des heures de travail, si elle n'atténue pas absolument la crise, aurait l'avantage de faire participer un nombre beaucoup plus considérable d'ouvriers à des travaux accaparés par ceux que l'on oblige à y consacrer une durée trop prolongée.

Le progrès industriel s'accroît tous les jours sans que, pour cela, la classe productive en puisse bénéficier. La machine, en supprimant des bras, fait que, à chaque invention nouvelle, de nombreux travailleurs sont exclus des ateliers.

Et! bien, nous pensons qu'il ne doit y avoir, dans une société qui se dit civilisée et progressiste, aucun paria, ni meurtres de faim. Nous revendiquons tous le droit à l'existence et celui d'élever notre famille. Si nous ne touchons pas le produit intégral de notre travail, qu'au moins le progrès du machinisme ne soit pas, pour nous, une cause de famine; que ce progrès, économisant une quantité considérable de travail humain se traduise, pour le moment, en attendant mieux, en une diminution d'heures de travail pour tous.

Ces raisons données en faveur de la réduction des heures de travail, nous ne pensons pas, MM. les 44, que le parlement soi-disant républicain vote cette réduction à 8 heures, car la plupart de nos sénateurs et députés exploitent pour leur propre compte et ont, pour cette raison, déjà rejeté le projet Martin Nadaud, la réduction de la journée à 10 heures.

Mais nous dirons à ces messieurs que les travailleurs arrivent, peu à peu, à avoir conscience de la situation qui leur est faite. Quand la crise qui sevit de plus en plus et qui ne tardera guère à devenir générale, aura atteint son apogée, nous devons leur prédire, qu'alors, les travailleurs qui sont seuls à produire sauront mettre fin à l'iniquité sociale qu'ils subissent.

MANIFESTATION

Le 4 courant, les socialistes lyonnais ont éprouvé une grande perte en la personne du jeune et regretté B. Devernoill de 19 ans.

Barthélemy Devernoille, quoiqu' jeune, avait déjà fait ses preuves; fut un des fondateurs de la Jeune libre pensée; administrateur de l'Union Lyonnaise; membre de la Fédération de la Jeunesse socialiste du Rhône, etc.

Malgré ce passé, Devernoille a dû subir les derniers outrages; lui qui avait montré, à diverses reprises, sa haine contre la gent cléricale, haine dont il n'y avait pas à douter un seul instant; cet apôtre du socialisme a été conduit à sa dernière demeure par cinq de ceux qu'on peut appeler des voleurs de cadavres.

La Jeunesse socialiste, ne voulant pas laisser subsister une pareille souillure, a dû organiser une manifestation pour le dimanche 14 courant, à 2 heures.

Une foule de manifestants et des curieux en nombre se groupaient donc, dès 1 heure et demie, près du comptoir du Cirque, où avait lieu le rendez-vous.

A 2 heures 1/4, le cortège se forme: plus de 300 citoyens, la boutonnière décorée d'un bouquet d'immortelles rouges, se rangent derrière une immense couronne, ornée d'un grand ruban rouge et voilée d'un crêpe. Nous lisons cette inscription sur la couronne:

La Fédération de la Jeunesse socialiste du Rhône et ses amis à B. Devernoille.

Le cortège est plusieurs fois acclamé sur son passage. Au cimetière, plusieurs délégués ont pris la parole pour retracer la vie de celui qui, quelques jours auparavant, était encore sur la brèche.

Les discours ont été souvent interrompus par les cris de: Vive la Commune! Vive la Révolution sociale!

L. P.

MOUVEMENT SOCIAL

PARIS — Une active propagande se fera certainement, cet hiver, à Paris. — La question des loyers a déjà donné lieu à des réunions publiques, notamment dans le 5<sup>e</sup> arrondissement. Un comité, nommé dans un meeting à la salle de l'Hermitage, doit rédiger et présenter une mise en demeure au conseil municipal de Paris.

La commission de secours aux familles des détenus politiques donnera le dimanche, 21 septembre, une conférence-concert à la salle Favier.

La réussite certaine de cette réunion permettra à la commission de distribuer des secours à qui de droit: la région lyonnaise — et pour cause — s'en trouvera bien.

Aujourd'hui, 21 septembre, s'ouvre, à Paris, le Quatrième Congrès universel des libres penseurs socialistes. L'agglomération parisienne du Parti Ouvrier doit y faire une déclaration « collectiviste et révolutionnaire ».

La Chambre syndicale des Cochers de voiture de place et de remise vient d'entreprendre une campagne contre les abus du pouvoir dont sont victimes les cochers.

Notre ami P. Lafargue vient de publier, dans le Journal des économistes, une étude magnifique sur « Les blés d'Amérique ». Après avoir dompté le vertige que vous donnent les chiffres, après connaissance des preuves et déductions que renferme cette étude, il est impossible de ne pas prévoir les crises économiques qu'élaborent « des faits semblables ».

ALAIS. — La nouvelle de l'apparition de Lyon-Socialiste a causé une vive satisfaction aux socialistes révolutionnaires de cette ville. Sa propagande énergique pour la constitution du Parti ouvrier est un autre titre à nos sympathies qui vous sont toutes requises. Nous sommes avec lui pour revendiquer révolutionnairement les droits des exploités, et nous lui envoyons nos souhaits de longue vie.

En attendant, nous crions, avec vous, vive le Parti ouvrier! vive la Révolution sociale!

L. REYNOT.

LAVAVEIX-les-Mines. — (Creuse) — Aux dernières élections municipales, la liste du Parti ouvrier avait passé tout entière, avec les programmes du Havre, de Roanne et de Roubaix. Le maire et les adjoints avaient donc nécessairement été choisis parmi les socialistes révolutionnaires; aussi, est-ce sans étonnement que nous apprenons que la municipalité de cette ville vient d'être chassée de la verrerie où elle était occupée, cela en compagnie de plusieurs centaines de collègues, coupables d'avoir nommé ces citoyens.

MARSEILLE. — Les ouvriers sans travail de cette ville s'étant rendus à la mairie, le Crailleton du lieu a promis aux solliciteurs de leur faire badigeonner des maisons. La misère est horrible dans ce grand centre.

ROANNE. — Nos amis de Roanne nous rappellent que leur conseiller municipal, le brave et intelligent Fouilland, qui gémit à St. Paul, victime d'un infâme guet-à-pens bourgeois, a laissé sans ressources un vieux père dont il était l'unique soutien; nous espérons que les socialistes lyonnais montreront que, dans notre parti, la solidarité n'est pas un vain mot.

Les souscriptions seront reçues au journal. LYON. — Réunion corporative des ouvriers menuisiers.

Dimanche, avait lieu dans la salle de l'établissement Fredouillère une importante réunion. Plus de 500 citoyens avaient répondu à l'appel de la commission dite: de résistance.

L'ordre du jour consistait à prendre des mesures relatives à un sieur Groland, patron menuisier, qui, profitant de la crise économique, la abaissé les prix du tarif de 1880 de 20 %.

Plusieurs orateurs ont pris la parole pour flétrir comme elle le méritait la conduite de ce spéculateur malhonnête.

Les ouvriers menuisiers peuvent compter sur l'appui de Lyon-Socialiste, qui emploiera, en cette circonstance tous les moyens en son pouvoir afin d'assurer le succès de leurs légitimes revendications.

ENSEIGNEMENT LIBRE. — Nous recommandons aux lecteurs de Lyon-Socialiste l'externat que notre ami, le citoyen MARET, vient d'ouvrir rue Bodin 3, au 1<sup>er</sup>.

Ceux qui recherchent, pour leurs enfants, une instruction conforme aux principes que nous défendons n'auront qu'à se louer de l'initiative de ce courageux instituteur.

PARTI OUVRIER. — Groupe de l'Emancipation. — Réunion samedi, à 8 h. 1/2, chez De ville. — Grande urgence.

AUTOGRAPHES DE QUELQUES AMIS

Le flot populaire a des remous terribles; alors il déborde et brise les portes

Delescluse.

Les cités ouvrières comme les comprenait l'Empire n'étaient que de vastes fours

Millière.

Si la coupe des voluptés est à portée de ta main n'hésite pas à boire à tire la

Rigault.

Le courtisan s'incline, moi je n'ai jamais su

Courbet.

Les lâches fuient devant le danger, moi, je le brave en restant

Arri.

SOUSCRIPTION Permanente

Cette souscription a pour but de faire pénétrer le journal dans les masses ouvrières et de propager les théories socialistes par les réunions, les conférences populaires et les brochures.

- La rédaction lyonnaise ..... 3. f.
- La commission administrative ..... 2. »
- Un groupe de citoyens de Villeurbanne... 1. »
- Deux socialistes ..... 30
- Un révolutionnaire ..... 50
- Jean Charretier ..... 15
- Un anarchiste partisan de l'union révolutionnaire ..... 25
- Deux radicaux sincèrement socialistes... 50
- Un jeune ..... 20
- Un cordier ..... 25

Avec jour... 8. 15

POUR démontrer à ceux qui prétendent le contraire, que les ouvriers sans travail sont vraiment, aujourd'hui, en nombre formidable, à Lyon, nous engageons vivement tous nos amis atteints par le chômage à se rendre, Lundi, à l'heure et au lieu fixés pour le meeting dont l'annonce suit.

Lundi, 22 septembre

à 9 heures du matin,

ALCAZAR

GRAND MEETING

POPULAIRE

des Ouvriers sans travail